

Michel Arlhac  
**Meurtre au Club  
Caucase**



Les enquêtes de **Manon Minuit** 4

*Editions La Gauloise*

Michel ARLHAC

# **MEURTRE AU CLUB CAUCASE**

*Une enquête de Manon Minuit*

Éditions La Gauloise  
Édition originale

# 1

## Samedi après-midi

Manon<sup>1</sup> roulait prudemment entre deux murailles de neige, plus hautes que son petit cabriolet Peugeot 207 CC. Grâce aux pneus spéciaux, qu'elle avait fait monter la veille de son départ, elle avançait sans trop de mal, en suivant les traces de ceux qui l'avaient précédée.

À la sortie d'un virage elle eut la satisfaction de retrouver le bolide rouge qui l'avait dépassée en trombe un peu plus tôt, avec un grand coup d'avertisseur.

Maintenant il était mal garé sur le bas-côté, le capot à demi enfoncé dans le talus. Son chauffeur, couché sur le dos dans la neige épaisse, essayait, vainement semblait-il, de mettre en place de magnifiques chaînes nickelées. Sans insister Manon lui adressa une petite grimace qui pouvait passer, à la rigueur, pour un encouragement. De toute façon, seules les jambes du naufragé étaient visibles. Il ne pouvait ni voir Manon ni s'interroger sur la signification de son sourire.

Quelques kilomètres plus loin, et plus haut, elle arrivait devant les nouvelles installations du Club, deux énormes tours de béton blanc, percées d'une centaine de hublots circulaires.

Le nom, CLUB CAUCASE, apparaissait deux fois, en lettres de néon grand format, d'abord en caractères latins,

---

<sup>1</sup> Voir *Meurtre au Pressing, Meurtre à la Chapelle Sixtine, Meurtre à la Fac* du même auteur, chez le même éditeur.

puis en cyrillique ЦЛТУБ КАВКАЗ. Les habitués utilisaient, de préférence, une forme abrégée, le Club Cau.

Manon savait que cette nouvelle chaîne d'hôtels de luxe avait été financée par des oligarques russes. Soucieux de diversifier leurs investissements, ils avaient également bénéficié d'encouragements discrets venant de leur gouvernement. Ces établissements seraient fréquentés par des gens importants, hommes politiques, commerçants enrichis, chefs mafieux. Il serait facile de les approcher, de nouer avec eux des liens amicaux, de leur rendre quelques menus services. Le point de départ d'une collaboration fructueuse pour les deux parties.

Désormais plusieurs hôtels avaient été construits, toujours à proximité de stations de sports d'hiver, en Suisse, en Autriche, en Italie. Manon se trouvait devant le dernier né de la chaîne, le premier installé en France, à deux heures de voiture de la Côte d'Azur.

Des flèches lumineuses indiquaient la direction du parking souterrain. La barrière était relevée. Il lui suffit de franchir le seuil pour que des projecteurs éclairent sa route. Beaucoup de places étaient déjà occupées, des voitures assez luxueuses, pour la plupart, et toute une collection de gros 4x4, des Porsche Cayenne, des Mercedes GL-Class, une Cadillac Escalade et même une Bentley Bentayga. Beaucoup de plaques d'immatriculation étrangères, dont plusieurs marquées RUS, des sujets du camarade Poutine.

Elle finit par trouver une place vide et y rangea sa voiture, beaucoup plus modeste que ses voisins. Elle viendrait plus tard récupérer ses skis et ses bâtons. Elle sortit du coffre sa grosse valise et se dirigea, en la traînant, vers la réception.

Une fois enregistrée, et sans attendre qu'un employé vienne à son aide, elle prit la direction de l'ascenseur desservant la tour des célibataires, ou, plutôt, de ceux qui n'étaient pas venus en couple. Dix étages plus haut, la cabine s'arrêta dans un chuintement plaintif. En suivant les numéros il lui fut facile de trouver sa chambre. Dès la deuxième tentative la carte magnétique réussit à déclencher l'ouverture de la porte.

Manon jeta un coup d'œil sur l'endroit où elle allait passer la semaine qui commençait. Un ameublement minimaliste, mais fonctionnel, beaucoup de verre et de plastique, un lit pas très large, mais qui pourrait, à la rigueur, accueillir deux occupants. Il leur faudrait, cependant, contrôler l'amplitude de leurs gestes et la rapidité de leurs mouvements. Faute de quoi ils courraient le risque d'atterrir, ensemble ou séparément, sur le parquet, heureusement revêtu d'une moquette très épaisse.

Une salle de bains très complète, avec une vraie baignoire équipée d'un système balnéo.

La vue, à travers les ouvertures rondes, était magnifique. Elles donnaient directement sur les champs de neige. Les derniers skieurs attendaient devant le grand télésiège, une petite file d'attente. Le soleil avait disparu. Le ciel était gris ardoise.

-Il neigera cette nuit, pensa Manon. De toute façon il est trop tard pour skier, je me rattraperai demain.

Il fallait qu'elle redescende au garage pour récupérer son matériel de ski. Un local était réservé à cet usage, et on lui avait remis, en même temps que la carte magnétique, une clef permettant d'ouvrir son placard personnel.

Elle comptait ensuite prendre un bain et se préparer pour la soirée. On l'avait prévenue, à la réception, qu'elle arrivait le jour anniversaire de la grand-mère du gérant, et que tous les aimables clients étaient cordialement invités à un grand apéritif offert par l'établissement.

\*\*\*

L'arrivée du télésiège le plus long et le plus haut se situait près d'un col, à cheval sur la frontière avec l'Italie. Les contrebandiers passaient par là, autrefois. C'était maintenant un chemin de grande randonnée, parcouru, à la belle saison, par des colonnes de promeneurs. Mais ce soir-là le froid était glacial. Des rafales de vent soulevaient des tourbillons de neige.

L'employé ne sortait de la cabane de rondins que lorsqu'il apercevait des skieurs installés sur les banquettes de plastique gris. Dans ce cas il était obligé d'être à leurs côtés, pour leur prêter assistance, et, surtout, pour arrêter immédiatement l'engin, si besoin était.

Comme des skieurs arrivaient, il avait quitté son refuge et les attendait à côté du petit plan incliné qui leur servait de terrain d'atterrissage. Les passagers étaient emmitouflés dans leurs anoraks et portaient des casques ou des bonnets. Il lui sembla pourtant, pour la quatrième fois ce jour-là, reconnaître un visage. En tâtonnant avec ses mains gantées il vérifia que son passe-montagne était bien en place. Seuls ses yeux étaient visibles. La tenue fournie par la société des remontées mécaniques comportait une sorte de cagoule, à utiliser en cas de froid extrême. La direction ne voulait pas avoir à

rembourser les frais médicaux d'employés victimes d'hypothermie ou de gelures.

Les skieurs avaient relevé le garde-fou. Ils sautèrent en même temps et se retrouvèrent un peu plus bas en train de réajuster les dragonnes de leurs bâtons.

Ils étaient à l'aise sur leurs skis et l'employé jugea qu'il n'avait pas affaire à des débutants.

\*\*\*

Dans leur petit appartement Méliou l'Africaine et Marina l'Ukrainienne<sup>2</sup> préparaient leurs valises. Elles étaient invitées à participer à un anniversaire, dans un club de vacances, près d'une station de ski. On leur avait offert de rester sur place toute la semaine, avec la possibilité de quelques suppléments et de divers extras, mais elles avaient refusé. Elles étaient étudiantes en Histoire de l'Art et devaient présenter bientôt leurs mémoires de master 2. Elles manquaient de temps et voulaient être prêtes pour la soutenance. Elles ne resteraient pas plus de vingt-quatre heures. De même elles avaient préféré monter par leurs propres moyens. Elles venaient d'acheter leur première voiture, une golf diesel, déjà ancienne, mais qui avait peu roulé, un achat raisonnable, facilité par une de leurs relations, un garagiste un peu ventripotent, mais heureux de leur rendre service.

Marina, qui avait fait du ski quand elle était à Kiev, avait envie de chausser à nouveau et de tenter quelques

---

<sup>2</sup> Voir *Meurtre à la Chapelle Sixtine* et *Meurtre à la Fac*, du même auteur, chez le même éditeur

descentes. Méliou, l’Africaine, se contenterait de la regarder de loin ou de l’attendre au bar.

\*\*\*

Le pressing *Plus blanc que blanc*<sup>3</sup> devait être fermé pendant quelques jours. La municipalité avait décidé, pour la troisième fois en quelques mois, d’ouvrir à nouveau la chaussée pour mettre en place un réseau de fibres optiques, destinées à accélérer encore l’accès à internet. Sans doute aurait-on pu profiter des tranchées creusées précédemment pour réaliser ces travaux. Mais chaque nouveau chantier offrait aux entrepreneurs, et à leurs amis de la mairie, d’intéressantes prises de bénéfice. Il n’y avait donc aucune raison pour essayer de synchroniser les opérations et de faire des économies.

Les seuls à se plaindre étaient les commerçants installés sur le parcours des travaux. Leurs clients hésitaient à s’aventurer au milieu des tas de gravats et dans l’épouvantable vacarme des compresseurs et des marteaux pneumatiques. Instruite par l’expérience, la patronne, madame Lulu, avait préféré fermer boutique et aller passer quelques jours à la montagne. Elle avait connu autrefois un moniteur de ski et avait profité de ses leçons. Elle avait encore le matériel nécessaire.

Son fiancé, M. Léon, envisageait difficilement de la voir partir seule pour une station de ski. Il savait que les

---

<sup>3</sup> Voir *Meurtre au Pressing*, du même auteur, chez le même éditeur



remontées fermaient de bonne heure, et que les longues soirées, dans l'ambiance chaleureuse d'un bar d'hôtel, étaient favorables aux rencontres multiples et aux expériences diverses. La nature sensible et voluptueuse de Mme Lulu la laissait désarmée face à toutes les tentations qu'elle ne manquerait pas de rencontrer. Mieux valait donc l'accompagner. Il ne savait pas skier, et n'avait jamais eu l'occasion d'apprendre. Mais on lui avait dit qu'il pourrait se promener avec des raquettes. Il ne demandait qu'à essayer. L'essentiel serait d'être là quand son amie rentrerait à l'hôtel et de rester ensuite constamment à ses côtés.

Mme Lulu avait proposé à son employée Charlotte de les accompagner, avec, si elle le souhaitait, son ami Simon, l'apprenti philosophe. Le taxi de M. Léon permettait de les transporter tous les quatre avec leur matériel.

Charlotte avait refusé l'invitation. Elle aurait bien aimé partir avec eux. Mais Simon et elle n'avaient pas les moyens de s'offrir un séjour à l'hôtel. En restant en ville elle pourrait intervenir en cas d'urgence. Si des clients étaient vraiment pressés elle ferait un saut au magasin pour réceptionner du linge sale ou restituer celui qui aurait été nettoyé.

Pourtant elle n'avait jamais eu l'occasion de voir la montagne l'hiver. Simon lui avait dit que chaque semaine l'Université affrétait le samedi un ou plusieurs bus pour emmener les étudiants faire du ski. On proposait également de louer le matériel pour un prix très abordable. Ils tâcheraient d'en profiter et les rejoindraient sur les pistes.

Elle pourrait aussi essayer de persuader Simon de monter avec la 2CV. Mais il n'avait jamais conduit sur des routes de montagne. Il hésiterait, non sans raison.

Manon pensait être en avance. Pourtant elle n'était pas la première à arriver. Le brouhaha des conversations l'avait accueillie dès sa sortie de l'ascenseur et n'avait cessé de grossir tandis qu'elle s'avançait. Maintenant elle percevait aussi quelques accents musicaux. Sans doute un petit orchestre ou une installation de sonorisation. Mais le bruit de fond était si intense qu'il était impossible de savoir ce que l'on jouait et qui le jouait. La salle devait déjà être pleine de monde.

Dans le grand hall d'entrée des tables étaient dressées, couvertes de nappes blanches. Des verres étaient déjà remplis, coupes de champagnes, cocktails multicolores, surmontés de la tranche de citron ou de la cerise confite réglementaires.

Derrière les tables se tenaient les serveurs et les serveuses du Club. Les hommes portaient la tenue noire et blanche des garçons de café parisiens, avec chemise blanche, nœud papillon noir, gilet à poches multiples et tablier blanc. Certains paraissaient assez maladroits et empruntés. Sans doute avait-on recruté des employés de la station, préposés aux remontées mécaniques ou pisteurs, pour venir prêter main forte au personnel attiré du Club.

Un des serveurs portait un masque chirurgical sur le visage. Certains le regardaient d'un air interrogateur. Il leur répondait en toussant ostensiblement sous le bandeau d'étoffe. On comprenait sa motivation, un souci d'hygiène et de prophylaxie.

Les filles, moins nombreuses que les garçons, étaient habillées comme les serveuses classiques, jupe ou pantalon noir, chemisier blanc.

Des groupes s'étaient formés. Des hommes dans des tenues plus ou moins sportives, décontractées mais sûrement coûteuses. Des femmes, plutôt jeunes pour la plupart, certaines en vêtement de soirée, style bohème chic.

Le bruit des conversations était si fort qu'il était impossible de saisir plus de deux ou trois mots à la suite. Manon nota que le français n'était sans doute pas la langue la plus utilisée. Certains parlaient anglais, d'autres italiens ou allemand. Mais il lui sembla que les Russes étaient les plus nombreux, les plus bruyants aussi. Des hommes plutôt massifs, le visage très rouge, tendant impatiemment vers les serveurs des verres vides et leur réclamant une nouvelle dose de vodka.

Malgré l'animation des conversations et les effets hypnotiques de l'alcool, l'arrivée de Manon ne passa pas inaperçue. Elle avait choisi une robe noire, plutôt sage côté face, mais qui s'ouvrait jusqu'au bas du dos. Tandis qu'elle tentait de se frayer un chemin vers la table des hors d'œuvre, certains, hommes et femmes, se retournaient sur son passage et l'examinaient, longuement des pieds à la tête, sans aucun souci de discrétion. Ils revenaient ensuite vers leurs amis, sans doute pour échanger avec eux appréciations et commentaires. Manon était parfaitement consciente de l'effet produit. Peut-être aurait-elle dû choisir une tenue plus discrète. Mais elle avait surtout apporté des vêtements de ski, et ne pouvait tout de même pas descendre de sa chambre avec un anorak sur le dos.

Elle était là pour se reposer, s'amuser aussi. Peu lui importait l'opinion de ceux qui l'entouraient. Et puis elle n'était pas fâchée de constater que son pouvoir de séduction était intact.

Alors qu'elle essayait de s'approcher d'une table, un homme s'est écarté pour la laisser passer.

Il avait déjà un verre à la main, mais il réussit à attraper un plateau de pâtisseries salées et le lui tendit.

Manon lui jeta un regard un peu surpris et se pencha en avant pour se servir, tout en le remerciant.

L'inconnu eut brusquement la révélation d'un dos à peu près nu, à la fois mince et musclé, d'une peau bronzée, de longs cheveux bruns roulant sur les épaules. En même temps il reconnaissait le parfum, Vetiver de Guerlain.

Pendant qu'elle finissait son morceau de pizza, il l'observait à la dérobée. Il trouva que ses yeux gris brillaient d'un éclat un peu moqueur.

Il s'inclina dans un salut plutôt cérémonieux. En se relevant il s'aperçut qu'elle aussi le dévisageait. Il se demandait comment il allait engager la conversation, mais c'est Manon qui lui demanda en souriant s'il était déjà venu au Club. C'était son premier séjour et elle voulait savoir comment étaient organisés les groupes de ski, à quelle heure on partait le matin, et, surtout, ce qu'on pouvait faire le soir.

Ravi de pouvoir répondre à sa curiosité, il lui donna toutes les informations qu'elle souhaitait. Il était déjà venu deux ans avant, au moment de l'inauguration du complexe hôtelier.

Jugeant que le moment était venu, l'inconnu se présenta :

-Serge.

-Manon.

L'homme était assez bavard, mais s'en tenait à des considérations très générales sur les clubs de vacances ou sur les pistes qu'elle découvrirait le lendemain. Manon aurait

souhaité en savoir davantage sur son interlocuteur. Elle décida de prendre l'initiative en lui expliquant qu'elle avait fait des études de droit, et qu'elle travaillait dans un cabinet de conseil. Elle avait décidé de s'offrir quelques jours de vacances.

Au lieu de lui donner les informations qu'elle attendait, l'homme lui proposa d'aller boire un verre, et, sans attendre sa réponse, l'entraîna vers le bar.

\*\*\*

La Golf était arrivée sans encombre jusqu'au Club. Marina avait appris à conduire en Ukraine et rouler sur une route enneigée ne lui posait aucun problème.

En sortant de l'ascenseur, qu'elles avaient emprunté depuis le parking, elles avaient été assaillies par le bruit qui s'échappait d'une grande salle remplie de monde. De multiples conversations, et des fragments de musique impossibles à identifier. Sans doute une fête offerte par le Club.

La réception leur annonça qu'une suite leur était réservée, dans la tour destinée aux couples ou aux familles.

-Une suite matrimoniale, avait précisé l'hôtesse avant de leur remettre la carte magnétique de gueur.

Les deux filles s'étaient regardées, et avaient réussi à ne pas éclater de rire. Sans doute la réceptionniste avait-elle machinalement répété la formule habituelle, en oubliant que la venue de ses deux interlocutrices ne se situait pas précisément dans un contexte conjugal. Les deux étudiantes constituaient une sorte de cadeau d'anniversaire. L'heureux bénéficiaire aurait la surprise de découvrir que ses amis

s'étaient cotisés pour lui offrir, pendant une soirée ou une nuit, une double présence féminine.

Depuis quelque temps on demandait souvent ce genre de prestation à Marina et Méliou. Grâce à leurs connaissances techniques, à leur souci du détail, en un mot à leur conscience professionnelle, elles avaient acquis une excellente réputation. Leur petite entreprise était florissante et leur assurait des revenus confortables.

Mais c'est à la satisfaction de leurs clients qu'elles tenaient par-dessus tout. Elles savaient qu'elle constituait leur meilleure publicité, et les dispensait de tout effort de marketing ou de marchandisage (merchandising en anglais). Suivant les préceptes des spécialistes dans ce domaine, elles étaient sûres d'offrir le bon produit (elles-mêmes), au bon endroit (une chambre d'hôtel, confortable et discrète), au bon moment (pour un anniversaire, entre autres), au bon prix (assez élevé mais pas excessif), avec une bonne information (leurs clients étaient souvent bavards et partageaient volontiers le récit de leur expérience avec leurs amis et connaissances).

Elles étaient sensibles aux recommandations adressées aux entrepreneurs par les autorités : revaloriser le travail à l'ère numérique en court-circuitant les intermédiaires, suivre l'exemple de Booking dans l'hôtellerie et d'Uber dans le transport individuel. Ainsi elles-mêmes traitaient directement avec leurs clients, et, sous des noms d'emprunt, animaient un site sur Facebook.

Elles auraient été tentées d'aller se mêler à la fête dont elles avaient entendu les échos. Mais on leur avait demandé de se rendre directement dans la chambre qui avait été réservée. Celui dont on souhaitait l'anniversaire pouvait se

présenter à n'importe quel moment. Suivant l'usage, elles ne connaissaient que son prénom, Sergueï.

Pourtant habituées à être invitées dans des hôtels plutôt luxueux, elles avaient été impressionnées par les dimensions de la suite, et par le confort de son ameublement.

Méliou se dépêcha de sauter sur le lit super King size, pour en apprécier le confort. Comme elle s'y attendait il était équipé d'un matelas à eau climatisé. Au chevet du lit, un tableau de commande, digne du poste de pilotage d'un moyen-courrier, proposait de choisir non seulement la température de l'eau mais aussi toute une variété d'effets vibratoires et de massages finement localisés, un éventail très large d'effets stimulants ou apaisants.

Toujours curieuse Méliou visita ensuite la salle de bains. Une grande baignoire balnéo, une douche à l'italienne, deux vasques côte à côte. Tout le confort. Une kitchenette s'ouvrait à côté de la salle de bains. Tout était prévu pour préparer une petite collation. Méliou ouvrit la porte d'un gros réfrigérateur. Il contenait non seulement des bouteilles d'alcool, de vin et de champagne, mais aussi des tranches de saumon, des boîtes de foie gras, et même un petit pot de caviar. Elles ne mourraient pas de faim.

De larges baies s'ouvraient sur un vaste panorama montagneux. Une porte-fenêtre donnait sur une terrasse. Les deux filles s'y aventurèrent un instant, mais rentrèrent bien vite, il commençait à faire très froid dehors, et la neige tombait à gros flocons. Elles étaient au dernier étage de la tour. Au-dessus de leurs têtes une rambarde d'acier. Elle devait ceinturer une plateforme, peut-être utilisée à la belle saison pour servir le petit déjeuner.

Elles n'avaient plus qu'à attendre, contrainte inséparable de l'exercice d'une profession libérale. Marina fit couler un bain. Elles se déshabillèrent pendant que la baignoire se remplissait. Quand elle fut pleine, et que les sels moussants eurent produit leur effet habituel, elles s'y glissèrent toutes les deux, la place ne manquait pas.

C'est Méliou qui manœuvra les multiples boutons et leur permit d'expérimenter toutes les possibilités d'une installation de balnéothérapie aussi complète que fonctionnelle.

Après s'être longtemps attardées dans leur bain, et s'être aidées pour un séchage aussi minutieux que possible, elles revêtirent les nuisettes appropriées à leurs futures activités et se pelotonnèrent l'une contre l'autre dans le grand lit. Un très grand écran de télévision faisait face au lit. Elles commencèrent à regarder une émission culturelle.

\*\*\*

Il n'était pas facile de conduire la grosse Mercedes sur des routes étroites et tortueuses, couvertes d'une couche de neige qui s'épaississait de plus en plus. M. Léon s'en tirait cependant à merveille et Mme Lulu ne cessait de louer sa maîtrise de professionnel. De temps en temps elle se tournait vers lui pour des manifestations de tendresse et d'admiration plus concrètes, mais il la repoussait gentiment en lui faisant remarquer qu'il devait réserver toute son attention à la route. Un geste maladroit et ils se retrouveraient plusieurs centaines de mètres plus bas. Et son instrument de travail serait irrécupérable.



Arrivé dans le parking, M. Léon mit quelque temps avant de trouver un emplacement libre. Il venait tout juste de se garer quand un énorme 4x4 s'arrêta derrière lui. Un petit homme, emmitouflé dans un manteau en peau de loup (c'est Mme Lulu qui identifia le malheureux canidé), sauta de son perchoir, se planta devant sa portière, et lui fit signe de reculer, et de lui laisser la place.

M. Léon fit descendre la glace et demanda poliment à l'homme pour quelle raison il devrait déplacer son véhicule.

L'autre se mit à hurler :

-Ce parking est réservé aux clients de l'hôtel. Ce n'est pas la place d'un taxi. Tire-toi avant que je ne démolisse ta poubelle.

M. Lulu lui répondit poliment qu'il n'était pas là en tant que chauffeur de taxi, mais comme client du Club, au même titre que son interlocuteur.

L'autre, fou de rage, répondit en donnant un grand coup de poing sur le capot de la Mercedes.

M. Léon était d'un naturel pacifique et détestait toutes les formes de violence. Mais traiter de poubelle une Classe E rutilante, et agresser son outil de travail, dépassaient les limites de ce qu'il pouvait supporter. Il ouvrit brusquement sa portière. L'autre, qui ne s'attendait pas à une réaction aussi vive, se retrouva assis par terre à bonne distance de la voiture. M. Léon mesurait près de deux mètres et compensait les heures passées assis derrière son volant par une activité physique régulière et soutenue.

Il s'approcha de l'homme à la peau de loup, le saisit par le col, et, sans effort apparent, le souleva jusqu'à ce que ses pieds ne touchent plus le sol.

-Je n'aime pas que l'on s'en prenne à ma voiture. Vous devriez remonter dans votre 4x4 et chercher un autre emplacement. Mais si vous préférez qu'on règle notre différent par d'autres moyens, je suis à votre disposition.

Dès que ses pieds touchèrent le sol, l'homme courut vers son véhicule, en proférant des injures ou des menaces dans une langue inconnue de M. Léon. Puis il démarra en trombe en emballant son moteur. Les glaces du 4x4 étaient teintées. Impossible de savoir si d'autres passagers se trouvaient dans le véhicule.

Mme Lulu avait assisté à toute la scène. Rassurée, et fière de son homme, elle l'embrassa longuement sur la bouche. M. Léon sortit les bagages du coffre et, précédé de Mme Lulu, se dirigea vers la réception. Il portait, sans effort apparent, l'énorme valise de son amie, son propre bagage assez réduit, ainsi que tout le matériel de ski, chaussures, bâtons et planches paraboliques.

\*\*\*

## 2

### Samedi soir

En arrivant devant le bar, Manon se demandait ce qu'elle allait boire. Elle hésitait entre un Campari soda ou un gin-fizz. Comme son compagnon la regardait d'un air interrogateur, elle opta finalement pour la deuxième solution.

-Deux gin-fizz, avec autant de gin que de fizz, commanda l'obligeant inconnu.

Le barman qui les servit connaissait son métier. Il déposa des glaçons dans un shaker, l'agita un instant, puis y versa gin, jus de citron et sirop de canne à sucre. Il mélangea le tout énergiquement puis remplit à moitié deux grands verres qu'il compléta avec de l'eau gazeuse. Manon et son compagnon s'écartèrent du bar pour siroter tranquillement la boisson magique.

À côté d'eux un gros homme, d'une cinquantaine d'années, buvait un verre rempli d'un liquide brun ambré, sans doute un peu de coca cola et une bonne dose de whisky.

-Probablement un Russe, pensa Manon, à en juger par sa carrure et par son costume bleu pétrole, d'une coupe et d'une couleur devenues très rares sous nos latitudes.

Brusquement l'homme lâcha son verre qui éclata sur le carrelage, porta ses mains à son cou, comme s'il s'étouffait, et s'effondra sur le sol. Il resta allongé sur le côté, immobile.

Un filet de sang coulait de sa bouche et serpentait au milieu des débris de verre. Ses voisins s'écartèrent, à commencer par Manon et son compagnon.

Cependant la fête continuait. Il se passa un peu de temps avant que la sono, brusquement beaucoup plus puissante, se fit entendre en annonçant un incident et en demandant s'il y avait un médecin dans la salle.

Manon vit s'approcher un homme d'une cinquantaine d'années, l'air compétent et pressé. Il se pencha vers le corps étendu sur le sol et demanda qu'on l'aide à l'allonger sur une banquette placée non loin de là. On l'écarta un peu du mur pour en faciliter l'accès. L'homme était toujours inconscient. Il s'était blessé en tombant et son visage était maculé de sang. Le médecin ouvrit sa veste et essaya de saisir les battements cardiaques, en posant son oreille sur la poitrine de l'homme, puis en tâtant avec deux doigts le passage des artères.

Constatant que la victime ne respirait plus et que son cœur s'était arrêté, il entreprit un massage cardiaque après avoir demandé si l'on disposait d'un défibrillateur.

Manon le voyait appuyer de toutes ses forces sur la poitrine de l'homme puis relâcher son effort, puis recommencer une trentaine de fois. Il s'interrompait alors pour relever le menton de l'inconnu et souffler dans sa bouche à deux reprises en vérifiant que la poitrine se soulevait. Il reprenait ensuite son massage.

On finit par apporter un défibrillateur. Une jeune femme, sans doute médecin elle aussi, déballa l'appareil, dénuda la poitrine de l'homme et colla l'une des électrodes au niveau de la clavicule droite, l'autre sous l'aisselle gauche. Pendant ce temps l'autre médecin poursuivait son massage.

En voyant les résultats qui s'affichaient sur l'écran de l'appareil la jeune femme secoua la tête et haussa les épaules. Apparemment il n'y avait pas d'espoir de ramener l'homme à la vie. Le médecin, lui aussi, avait compris. Il cessa massage cardiaque et insufflations. Un homme s'approcha, proposant de prendre le relais, mais il lui fit signe que c'était inutile.

Un petit homme rond, en complet bleu sombre et cravate, était arrivé au moment où Manon quittait la salle. Il avait l'air préoccupé. Il se pencha un instant sur le corps inanimé, puis se releva et remercia les deux médecins. Deux secouristes étaient apparus avec un brancard monté sur un chariot. Ils firent glisser la victime sur la plate-forme recouverte de skaï blanc, et disparurent en emmenant leur charge.

Debout devant l'ascenseur, Manon et son compagnon se regardaient, surpris par l'intensité de la scène à laquelle ils venaient d'assister. Quelques minutes à peine s'étaient écoulées entre le début du malaise de leur voisin et le départ de son cadavre. Les conversations avaient repris, aussi bruyantes qu'avant l'incident. La sono aussi, un peu plus audible que précédemment. Elle diffusait maintenant des chants russes traditionnels.

Manon annonça à son compagnon qu'elle allait se retirer. Elle avait envie d'un bon bain. L'homme lui demanda si elle ne souhaitait pas que quelqu'un se charge de lui frotter le dos quand elle serait dans sa baignoire. Manon refusa en souriant. Elle voulait passer une bonne nuit pour être en forme le lendemain. Ils pourraient se retrouver au moment du petit déjeuner, et, éventuellement, skier ensemble.

L'homme accepta de bonne grâce. Ils montèrent ensemble dans l'ascenseur qui venait d'arriver. Lui descendit

avant l'étage de Manon. Il l'embrassa sur les deux joues avant de la quitter.

Manon retrouva sa chambre, se fit couler un nouveau bain, faillit s'y endormir, et se glissa finalement dans son lit un peu étroit. Elle plongea aussitôt dans un profond sommeil.

\*\*\*

La chenillette électrique remontait la piste bleue dans un léger ronronnement, sans effort apparent. Comme il s'était suffisamment éloigné, son pilote avait fini par allumer ses phares. Mais malgré leur puissance il avait le plus grand mal à distinguer quoi que ce soit. Il faisait nuit noire. La neige tombait en gros flocons lourds qui se collaient sur son masque et finissaient par transformer en lumignons les deux projecteurs, pourtant puissants. Son GPS, lui aussi, semblait aveuglé. Les positions qu'il indiquait changeaient constamment.

Il montait depuis un bon moment et devait être tout près du col. Il s'aperçut qu'il ne voyait plus les piquets peints en bleu qui jalonnaient la piste. Il se trouvait maintenant en travers d'une pente très raide. Il essaya de faire pivoter l'engin pour le ramener dans le sens de la montée. Mais il était trop tard. La chenillette bascula brusquement sur le côté et commença à glisser, lentement d'abord puis de plus en plus vite.

L'homme déboucla sa ceinture, se mit debout sur le tablier et sauta dans le vide, en essayant d'éviter la chenille qui tournait encore.

L'engin se mit à rouler dans la pente, entraînant avec lui une masse de neige qui grossissait de plus en plus. Très vite

une avalanche se forma. Elle dégringola vers la vallée dans un énorme grondement.

\*\*\*

Manon rêvait qu'elle était sur la terrasse d'un restaurant inconnu, non loin d'une plage. Elle s'apercevait brusquement qu'elle avait oublié de se rhabiller après avoir quitté son maillot. Pourtant ses voisins ne paraissaient pas s'émouvoir de sa nudité.

Un peu rassurée elle voyait s'approcher de sa table un grand brun. Il ressemblait à l'homme qu'elle avait rencontré au moment de l'apéritif. Elle était gênée d'être incapable de se rappeler son nom. Elle se demandait aussi quelles seraient ses réactions en constatant qu'elle n'avait rien sur elle.

Brusquement elle fut réveillée par un énorme fracas. Il lui sembla même que l'hôtel tremblait sur sa base. Puis le silence revint. Elle se leva pour jeter un coup d'œil à travers un des hublots. Il neigeait toujours.

-Sans doute une grosse avalanche, pas très loin d'ici.

Elle se recoucha et se rendormit aussitôt, en espérant qu'elle allait renouer avec son rêve interrompu et y retrouver le bel inconnu.

\*\*\*

Dans leur suite matrimoniale Méliou et Marina se réveillèrent, elles aussi, en sursaut. Toute la soirée elles avaient attendu le mystérieux Sergueï.

Habituellement l'heureux bénéficiaire d'un cadeau d'anniversaire ne se faisait pas attendre. Souvent même il

arrivait plus tôt que prévu et surprenait les deux filles alors qu'elles n'avaient pas fini de se préparer. Elles acceptaient volontiers qu'il assiste à leurs ablutions aussi complètes que minutieuses, au choix de leurs tenues les plus suggestives et même à leur mise en train préalable : avant d'affronter l'inconnu et de se soumettre à tous ses caprices, elles avaient besoin, disaient-elles, de se préparer, moralement et physiquement.

Pour être, à la fois, très excitées et parfaitement détendues, pour que leurs corps se prêtent, sans aucune réticence, à toutes les initiatives de leur partenaire, elles avaient besoin de certaines pratiques préalable, de certains échanges. Elles offraient ainsi à un observateur attentif un spectacle qui ne pouvait le laisser indifférent. Mais il ne devait, à aucun prix, intervenir avant d'en avoir obtenu l'autorisation.

Ce soir-là, elles étaient tentées de commencer leur mise en train avant l'arrivée de leur client. Mais elles étaient fatiguées par le voyage et craignaient de perdre inutilement un peu de leurs forces et de leur énergie. Aussi ne se manifestèrent-elles leur tendresse que de manière très superficielle et sans insister. À deux ou trois reprises des bruits dans le couloir leur firent croire que l'inconnu arrivait. Il leur sembla même, à un moment, qu'une dispute avait éclaté juste derrière leur porte. Des bruits sourds, des voix étouffées. Mais c'était de fausses alertes.

Sommeillant par intermittence, elles attendirent pendant une partie de la nuit. Elles venaient tout juste de s'endormir, pressées l'une contre l'autre, lorsqu'un grondement épouvantable les fit sursauter. Le plancher et les murs de leur chambre vibraient.



-Un tremblement de terre, pensa Marina, ou une explosion atomique.

Méliou avait allumé une lampe de chevet. Mais le bruit avait cessé et les vibrations s'étaient arrêtées. Elles n'avaient pas actionné la fermeture des volets roulants et dans la lumière des projecteurs installés le long de la route on voyait, à travers les baies vitrées, qu'il neigeait encore très fort.

-Peux-tu faire descendre les volets ? demanda Marina. Je crois qu'il ne viendra pas. Il a peut-être eu un accident sur la route. Ou ses amis ont oublié de le prévenir. De toute façon nous avons touché notre cachet. Nous pouvons dormir, du moins si tu en as envie. Tiens, rapproche-toi un peu.

\*\*\*

Mme Lulu et M. Léon dormaient, étroitement enlacés, dans le lit King size de la chambre qu'ils avaient réservée. Quand ils étaient arrivés la fête organisée pour l'anniversaire de la grand-mère du gérant se terminait. Ils avaient tout de même pu boire une coupe de champagne et grignoter quelques canapés.

Ils s'étaient couchés de bonne heure mais avaient tardé trouver le sommeil. Mme Lulu voulait montrer à M. Léon qu'elle lui était reconnaissante de l'avoir accompagnée pendant ces vacances. Par tous les moyens à sa disposition elle s'était assurée qu'il ne regrettait pas d'être venu. M. Léon avait déjà une certaine expérience des compétences techniques dont bénéficiait Mme Lulu. Mais ce soir-là elle eut à cœur de lui prouver qu'elle pouvait encore l'étonner.

Heureusement M. Léon était un athlète complet. Il sut répondre vaillamment à toutes les sollicitations et c'est fort contents l'un de l'autre qu'ils finirent par s'endormir.

En pleine nuit ils furent réveillés, comme les autres clients des deux tours, par un effroyable fracas et par les vibrations que subirent les deux édifices. M. Léon pensa à un accident de poids lourds avant de réfléchir qu'on n'en voyait guère sur ces routes. Mme Lulu songea à l'explosion d'une cocotte-minute. Mais ils étaient très loin des cuisines.

Le bruit s'arrêta. Comme ils ressentait encore la fatigue de leurs étreintes multiples et variées ils ne purent résister longtemps à leur besoin de sommeil. M. Léon sombra le premier. Ses ronflements tinrent Mme Lulu éveillée un court moment. Mais elle ne tarda pas, elle aussi à s'assoupir.

*A suivre...*